

Filigranes

87

Revue d'écritures



**Un petit penchant
pour l'écriture**

Filigranes



Un petit *penchant pour* *l'écriture*

FILIGRANES	Éditorial	3
------------	-----------	---

VIGIE

Isabel GANGA	Le poème penché	5
Christian CASTRY	Oui, j'écris	6
Jean-Charles PAILLET	Écrire pour desceller les pierres	7
Geneviève LIAUTARD	Je voudrais pouvoir dire	8
Marie-Noëlle HOPITAL	Inclination	10
Claude OLLIVE	Chemin d'encre	11
Marie Claude FOURNIER	Faire revivre le temps	12
Teresa ASSUDE	Trait d'union	13
Christiane LAPEYRE	Aventure en correspondance	14
Claude BARRERE	Nous qui "marchons à l'écriture"	16
Annie SOUCHOT	Inventaire	18
Geneviève BERTRAND	La vitre	17
Teresa ASSUDE	Kaléidoscope	18

CURSIVES 20

"Avec ce crayon je gagnerai ma vie"

Entretien avec Christian VELLAS

Romancier, journaliste, conteur

FORCE 7

Natalie RASSON	Ne pas y arriver	32
Thomas NASZALYI	Triste paradis	33
Marie-Christiane RAYGOT	Et la vague	34
Anne-Marie SUIRE	Graphèmes	35
Jean-Jacques MAREDI	Sans mot dire	36
Arlette ANAVE	Suite marine	37
Anne-Marie SOUFFLET	Madame Inspiration	38

DANS LE COURANT

Pascale LASSABLIÈRE	Nous avons 62 ans d'écart	40
Jeannine ANZIANI	À marée basse	42
Oleg de ROBERTY	Le chant de mon chemin	44
Michel NEUMAYER	Quand vers le soir	46
Noëlle de SMET	Donc alors	48
Nicole DIGIER	Épousailles	50
Olivier BLACHE	Mots recyclés	51
Agnès PETIT	Passeur	52
Michèle MONTE	Relire / relire	54

"Un petit penchant pour l'écriture"

Photos de Pascale ANZIANI

Couverture et pages 19 - 31 - 39

"De l'encre et du papier. Au cœur de l'humain".

30 ans. Une année anniversaire.

Trois numéros qui décrivent chacun un aspect de notre commune aventure...

N° 87 : "Un petit penchant pour l'écriture"

N° 88 : "Écrire en revue : le faire et le dire"

Textes écrits lors du séminaire de juin 2014.
Un numéro anniversaire qui d'explicitera nos engagements dans l'écriture. Des textes anciens et récents, de styles variés, poétiques, théoriques, etc.

Retour sur 30 ans d'existence de la revue.

Quatre entrées :

Fili, un cahier de rêve(s)

Fili, à la recherche du temps perdu

Fili, du cousu main (la boîte à ouvrage)

Fili, le faire et le dire.

Date limite d'envoi des textes : été 2014.

N° 89 : "2014 : ABÉCÉDAIRE anniversaire"

Prenez un mot, et non pas deux... Engagez-vous ! Appel aux auteurs pour la production collective d'un abécédaire, mais pas n'importe lequel. Celui des mots qui comptent pour nous, nos mots essentiels... Une contrainte : un texte de 2000 signes (espaces compris) au maximum, soit une page de la revue ; le mot souche constituant le titre du texte.

La liste des mots clefs suggérés sera publiée à l'issue du séminaire de Pentecôte 2014.

Date limite d'envoi des textes : 30 octobre 2014.

Plus d'information sur le site
www.ecriture-partagee.com



Un petit pendent pour l'écriture.

"Ne te courbe que pour aimer."

Poème pulvérisé, René Char.

Un petit pendent pour l'écriture : ce titre comme aveu, une caresse, une réminiscence quand sonnent pour *Filigranes*, en ce début d'année 2014, trente ans d'existence. Trente années à accueillir, organiser, publier. Trente années à lire, écrire, prévoir, programmer.

D'édition en édition, de titres en thèmes, en séries, mille questions affleurent, mille questionnements se tissent. Autant de printemps, d'étés, d'automne faits de coopération, d'engagement et l'amitié discrète nouée au fil du temps. Une fois encore, dans ce numéro anniversaire, singulier, pluriel tressés.

D'encre et de papier. Ce volume *au coeur de l'humain*, n'a rien d'un inventaire. Un petit pendent crânement s'énonce à son fronton, mais de lui tout reste à dire : sa nature, les raisons d'une constance. Des hypothèses sont énoncées : douce manie, disent certains. Obstination têtue, rétorquent d'autres. Compulsion de répétitions, affirment les plus savants. ! Oui, certainement, un peu. Mais, disons-le en confidence, bien plus que tout cela, assurément.

Tour à tour envolée et retenue, réflexive, sensible,
rêveuse, depuis le jour où nous y sommes entrés,
- abri de chaînes et de trames, de mots, de signes,
de bois et de papier - l'écriture nous enveloppe, nous
suit, nous protège. Nous met en danger.
Remplis d'espoir tout autant que de craintes, nous
cédons à son invite, prenons place dans la ronde.
Infini, le spectre de nos attentes.

De l'écriture, nous rêvons qu'elle dise l'étrange
beauté du monde. Qu'elle tienne en mémoire la part
perdue, le souvenir de ceux que nous avons tant
aimés. Hiver des mots. Qu'elle nous relie par-dessus
l'espace et le temps avec toutes les femmes, tous les
hommes qui, un jour, l'ont honorée. Qu'elle dessine,
en résistance, la promesse d'un lieu où vivre...
encore.

Un petit penchant pour l'écriture.

Pourquoi le scrupule, la pudeur ? L'euphémisme.
Peut-être parce écrire est une passion ravageuse.
Parce que chaque jour nous en éprouvons le
paradoxe : la séduction, le goût amer, le bonheur
d'avoir réussi, le trouble quand nous nous égarons.
Parce que vanité, égotisme, solitude, folie même, en
sont, ici, ailleurs la face cachée. Parce que vérité,
équilibre, justesse ne se livrent à nous qu'aux termes
d'un long chemin, à refaire sans cesse.

Vers les interstices de la langue se déporte notre
regard. À la recherche de ce qui, en elle, nous
interroge, nos yeux se penchent vers le plus humble,
le plus précieux : là où, à même le texte, se dévoile
une fragile mais opiniâtre quête, un désir de
partage, une affiliation.

Filigranes (MN)
26 mai 2014

J'ai écrit un poème
Barré certains vers
Apparaît alors l'envers de l'ouvrage
Ce qui ne doit pas se voir
Ces coutures
Ces faux-pas
La honte du brouillon au fond des poches

Toutes les hésitations, ce mot plutôt que celui-ci

Tout cela Ce que l'on portait sur les champs de velours

Et ce refrain qui dit : "Le poème n'est pas encore là"

Mais les lettres se mélangent le vent se lève
Et rien n'est plus si sûr dans toutes ces distances
La mémoire mélange les langues
Et la langue de feu et la langue de l'eau
On dirait que tout se ressemble et verse vers les bords

Vient la nuit
Tout se cherche un asile

Et l'on passe le fil sur le côté du monde
On aura donc bâti sa couture
Le fil à débâter glisse
Quelqu'un l'aura tiré

Alors vient le poème
Et se forge la quête.

I. G.

Oui, j'ai écrit

Oui, j'ai écrit

Les combats de l'aube aux issues incertaines
L'ombre sourde des oasis où dorment les gazelles
Le monde inattendu des blanches primevères
Les rives enchantées des bonheurs éphémères

Oui, j'ai écrit

Les limbes glacées où flambent les étoiles
Les fêtes du soleil au pied des oliviers
Les hymnes vertueux des âmes rebelles
Aux puissances opaques des monarques argentés

Oui, j'ai écrit

L'étranger solitaire aux demeures incertaines
Parcourant les couloirs noirs de l'adversité
Comment de l'humble nudité au lourd manteau de laine
De la nuit des cavernes aux lustres des cités
L'homme s'enlisa dans un monde insensé

Oui, j'ai écrit

Car
Tantôt leur timide des vendanges tardives
Tantôt fleur d'écume des rivières indécises
Tantôt senteurs de pêche et de tabac mêlés
Les mots enlacés éclairent ma pensée
Couchés sur le papier donnent naissance au poème
Que j'aime partager

C.C.

Écrire pour desceller les pierres des murs
édifiés entre les hommes, entre soi et soi

Écrire sans emphase pour dire ce qui est
sans rendre le beau plus beau, le mal plus mal

Écrire pour s'immiscer dans la vérité
s'en approcher au plus près, la débusquer peut être

Écrire pour révéler l'instant présent
et lui rendre sa place au sein du monde

Empli de joie ou de peine, dans la nudité première des mots
écrire, écrire encore et toujours, pour enfanter nos vies

Si approximatives soient elles

J-Ch. P.

Je voudrais pouvoir dire

la beauté

son cheminement mystérieux
sous les mousses
l'aridité des sables

son surgissement entre les branches
quand la lueur céleste
ballait l'herbe rase de la combe

son déploiement dans les rires d'enfance
leur grelot si proche des larmes

son murmure accroché aux lèvres de celle qui s'ignore
leur pulpe nacrée
fruit mûr et sombre
le miel de leur suc

dire que c'est elle qui nous sauve en nous étreignant

Je voudrais pouvoir dire

l'eau

ses débordements
son manque

celle vive et libre
qui dans un même élan
désaltère à sa source
noie dans son tumulte

celle enfantée dans le silence de la terre
qui sourd doucement
que rien ne contient
qui est de cette vie
l'immémoriale transparence

dire
la patience du nomade qui
en portant au front
la première goutte
abreuve son âme et rend grâce

Je voudrais pouvoir dire

l'amour
celui qui m'emplit
quand je deviens maison aux fenêtres closes
qui soudain cède sous les coups de boutoir du vent
se laisse balayer, caves et combles à la vue
fraîcheur mouillée de menthe au coin des lèvres

dire écrire

l'enfance la terre le feu l'air

écrire la vie écrire la mort...

G. L. (6 mars 2014)

Inclination

Une fillette présentait la bizarre particularité de conserver une certaine inclinaison vers le sol, en se levant, en marchant, elle penchait, comme certains arbres poussent, comme se dresse la tour de Pise. Malgré toutes les tentatives de rééducation de ses proches et du milieu médical ou paramédical, son corps était irrésistiblement attiré par la terre, l'enfant oscillait ; elle semblait subir l'effet d'une mystérieuse force magnétique ou venteuse. Dans l'entourage, certains la regardaient avec inquiétude, avec angoisse, d'autres avec curiosité, avec perplexité. Elle était objet d'étonnement, d'effroi parfois, de moqueries souvent, elle suscitait le malaise, la pitié quelquefois et restait solitaire, car son étrangeté l'éloignait du commun des mortels.

Alors Elise trouva parmi les livres et les tableaux la compagnie que les humains lui refusaient. Elle lisait, elle écrivait aussi, le buste penché en avant, mais elle traçait des caractères droits. Douée d'une surprenante puissance créatrice, Elise se mit à dessiner des villes aux lignes obliques où évoluaient des ombres verticales. La jeune fille imagina des arbres courbes, des forêts où les branches accueillaien des hommes dans des demeures alvéolées. Peintre et architecte visionnaire, elle apprit aux êtres des façons différentes d'habiter la planète et d'écrire le futur de l'espèce dans l'espace d'un monde mutant.

M-N. H.

Chemin d'encre

Écrire
Pour se les dire
Nos joies, nos fêtes, nos quêtes,
Nos tristesses, nos requêtes,
Nos éclats de rire !

Se le dire et redire,
Le chemin, le matin sent le thym
Et le soir jamais trop tard, l'espoir,
À midi, l'envie d'une pleine vie,
Prendre le bon, jamais le pire !

Une page blanche
Comme la robe du dimanche
Un crayon à bonne mine
Et conter avec ou sans rime
Les pépites sorties de la mine !

De mots en phrases couvrir
Des pages et des pages trop sages
Ou des tempêtes de cris, offrir
Sa foi, son ardeur, son courage
Et la grâce d'un sourire !

Enfin à l'issue du labeur
Attendre l'écho du lecteur
Mais déjà libéré de l'enfant
Se mettre à l'ouvrage naissant
Qui germe en notre cœur !

Écrire, au risque du vertige sur le fil des mots !

Cl. O.

1^{ère} partie
Vigie

Faire revivre le temps

L'écriture conversant avec notre intime,
Aidée de précieux documents
Tels qu'album photo ou carnet de voyage,
Relate notre vécu et notre ressenti
Face aux évènements et activités du passé.
Elle dévoile les strates de l'évolution de chacun,
Et permet aussi de faire émerger du temps lointain
Les phases de détresse familiale, voire nationale,
Car un autre regard à partir d'écrits personnels
Tels que correspondances, journaux intimes,
Fait ressurgir les émotions de grande intensité
De parents embourbés dans les dernières guerres,
Notant sur lettres ou carnets peurs et découragement.
Retrouver les témoignages des difficultés d'une époque
Contribue à la faire revivre
Au regard de nos enfants et des générations suivantes,
Grâce à ces traces précieuses,
Luttant ainsi contre l'enfouissement de ce temps
Dans un magma de souffrance et d'indifférence.

M-C. F.

- Trait d'union -

Discret, oublié par certains malgré sa présence
Peut-être une pulsation de vie
 A peine perceptible et jamais écoutée
Lui-même fil tendu vers des horizons lointains
 Toute sa force est contenue, semence nouvelle à chaque printemps

Va-et-vient des corps qui tressaillent face à l'abîme
Ceux-là et encore d'autres, tous

 Reviennent à chaque fois aux failles, aux interstices
 Veulent retenir cette chaleur lourdement conquise

Ce jour-là, le soleil tarde
 Epuisé déjà, le sol gorgé d'eau ne tient plus ses promesses
 Mais la terre-des-paroles est vaste
 La nuit indécise refoule les cris

En-dehors des frontières de ce que chacun aura pu penser
 La nuit se tait et effraie les oiseaux qui n'osent plus bouger
 Dire le crépuscule pour faire éclater l'aurore

Peut-on dire la clarté de l'aube lorsque les mots nous abandonnent ?
 Ces traits sourds et inattendus attachent - La sève
 Transparence de l'autre dans le regard de l'être
 Dire ce qu'on n'oserait plus vivre

Peut-être une respiration, une seule éclairera
le chemin maintes fois tracé
 La terre-des-paroles s'enracine une fois de plus
 Dans la fluidité des lignes tordues, presque effacées
 Creuser le silence comme la terre avec ses propres mains

T. A.

Aventure en correspondance

Il avait accepté que nous commencions une correspondance à propos de notre travail de création. Lui écrit, peint. Moi je sculpte, je grave à l'eau-forte, j'aime écrire aussi.

- Ah ! Ce genre d'aventure, on sait comment ça commence, on ne sait pas comment ça finit ! précise-t-il.

Nous nous sommes écrit, en répondant à la lettre reçue. Mais très vite, j'éprouvais une addiction à la missive. Chaque jour j'envoyais une lettre-journal avec mes recherches, mes questionnements, mes jubilations, où en étaient mes travaux avec mes échecs, mes doutes, mes déceptions. Les lettres que je recevais étaient plus retenues, mais de jour en jour, la croûte se craquelait ; chacun prenait des chemins intérieurs. Nous n'attendions rien de l'autre, juste le prétexte de sa propre exploration dans ces échanges de vie. Lui restaurait sa maison, moi je sculptais plein pot.

De jour en jour, le cœur se mettait à battre à la vue de l'enveloppe dans la boîte à lettres. Empressement de la découverte des mots. Il envoyait des poèmes, j'envoyais des fragments de gravures, des photos de mes travaux. Un jour, je lui expédiai *Filigranes* qui venait de paraître, pour lui demander d'écrire dans le prochain numéro. Je lui expliquai comment cela fonctionnait, je lui donnai mon numéro de téléphone. Étrange revue dans laquelle "n'importe qui" pouvait prétendre écrire. Il ne comprenait pas. Alors il téléphona.

Mais rien ne remplaçait l'écriture. Le besoin de poser les mots avec calme,

des mots qui prennent distance,
des mots qui chantent,
des mots qui doutent,
des mots qui interrogent, qui inventent,
des mots simples, traditionnels,
des mots qui aiment malgré soi.

Depuis, on pourrait croire que la vie commune a éloigné l'écriture. Pas du tout. La lettre reste un outil pour se dire, pour apporter des solutions aux conflits. La dépendance est présente. Je poursuis mes carnets journaliers, je soigne leur présentation avec des collages et dessins sur les pages de gauche, l'écriture sur les pages de droite. C'est devenu un rituel. D'année en année, j'explore les formats : pas de trop petits carnets, formats carrés, paysage, des A5, des grands cahiers, pas de feuilles lignées, mais du papier qui ne boit pas, du papier qui laisse glisser la plume du stylo. Et puis il y a les cahiers de travail, celui de *Filigranes*, celui de mes projets et protocoles, celui d'ATD-Quart Monde. Le plus petit reste dans mon sac.

Je sais d'expérience qu'une idée ne prend corps que lorsqu'elle s'écrit. Il n'y a pas de petite idée. Écrire la banalité lui donne des airs de noblesse et la rend essentielle, comme tous les petits riens du quotidien qui remplissent une vie riche.

J'écris pour me regarder exister...

Ch. L.

Nous qui "marchons à l'écriture"

"Il faut suivre sa pente du moment qu'elle monte"
André Gide

nous qui penchons nous épanchons. rendus à cet appelant d'inconnu en déclivité plus doux. d'herbe qui reluit au loin entre les roches dures. pour un acquiescement à l'Autre. un "non" de rébellion. un aller-retour au cœur des choses.

inclination. de formes ailleurs peintes. de mère à son enfant et de Piéta. de brodeuse profilée sur l'ouvrage. de rêveur au livre ouvert. de plongeur pris à l'oblique du corps.

au jour levant héliotropisme pour le regard. dans l'échevellement ocre qui relève la tête des tournesols. avant que ne s'y brise leur nuque.

ascension aventurée à la conquête du *Mont-Analogie* de René Daumal. selon l'humeur versant gravi. d'ubac en adret. entre ombre et clarté. au chapitre cinq équipée qui s'interrompt. inachèvement d'avant la mort.

nous qui "marchons à l'écriture". en quête du désir qui l'origine. quand avec Eluard *"Je veux savoir d'où je pars pour garder tant d'espoir"*. en aval. lecture délectable d'enfance. geste d'arc en ciel pour une embellie de création. correspondance d'affinité élective.

en chemin endurent plus jouissif. "caminante, no hay camino / se hace camino al andar" ¹. réglant le pas et l'allure. de lenteur pérégrine et de hâte hors d'haleine. sur l'avancée de nouveaux belvédères. à déplier du Réel l'éventail des saisons. à projeter le saut dans le texte. de présure à ce point mêlé qui se saisit et ressaisit alors. levain de corps pour un visage. rendu à ce "gai désespoir" que Duras dénonce.

l'écriture ou/et la vie. à instiller sa dose. d'homéopathe faveur et morbide overdose. selon Semprun de retour des camps *"J'échouais dans ma tentative de dire la mort pour la réduire au silence"* ². selon Duras dans l'exclusive *"Il n'y a pas d'écriture qui laisse le temps de vivre, ou alors il n'y a pas d'écriture..."*.

"marcher à l'écriture" comme au motif paysager. d'organique façon. ralliant la métaphore vive au lâcher-prise. au recul des volitions. d'écluse en écluse pour apurer le doute.

du penchant au cheminement tous funambules. au risque de la chute qui fascine la langue de Genet. stylites des sommets. à nos pieds contemplant le texte aux colonnes qui se ruinent. sisyphes condamnés à descendre et remonter sans trêve. le rocher qui de nous s'écrit. selon l'alerte prophétique de Rilke. puisque décidément *"le beau n'est que le commencement du terrible"*. et que *"l'extraordinaire commence où je m'arrête. Mais je ne suis plus maître d'en parler"* ³.

impérieuse aimantation de et par l'écriture qui conclut. paradoxe blanchotien oblige. au *"désœuvrement"*. *"Quand écrire, ne pas écrire, c'est sans importance, alors l'écriture change - qu'elle ait lieu ou non ; c'est l'écriture du désastre."* ⁴.

à moins que rassérénés encore et toujours. nous nous rendions au conseil de Queneau à Marguerite Duras *"Ne faites rien d'autre que cela, écrire..."*.

Cl. B. (1er avril 2014)

(1) *Campos de Castilla*, Antonio Machado (1917).

"Marcheur, il n'y a pas de chemin
le chemin se construit en marchant."

(2) *L'Écriture ou la Vie*, Jorge Semprun (Folio/Gallimard, 1994)

(3) *L'Arrêt de mort*, Maurice Blanchot (Coll. L'Imaginaire, Gallimard 1948)

(4) *L'Écriture du désastre*, Maurice Blanchot (Gallimard, 1980)

Inventaire

Trouver des clefs aux songes
Transporter dans le monde des raisons claires
les messages de l'ombre tapis dans les rêves

Tremper sa cervelle dans l'encrier

Coulée d'encre éphémère qui, "dans le vent
repeint les dunes dans un alphabet de sable"¹

Apparentés à une musique de geste,
un calligraphe trace un poème
comme un violoniste interprète une partition
un sculpteur concrétise l'idée en relief
et fait parler en silence

Gestuelle et danse des lettres
chorégraphie où
les styles s'épousent, se perdent, se confondent :
la graphie ne semble jamais fixée

Quelque part, des fragments saisis sur un fil d'écriture
s'estompent dans l'espace
et redeviennent des songes.

A. S.



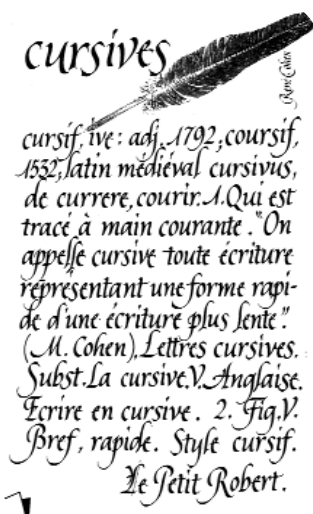
Pascale Anziani
Un petit penchant pour l'écriture

cursif, ive :
adj. 1792 ;
coursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de currere,
courir.

I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive toute
écriture
représentant
une forme
rapide d'une écriture
plus lente".
(M. Cohen),

Lettres
cursives.
Subst. La cursive.
V. Anglaise.
Ecrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).



"Avec ce crayon je gagnerai ma vie !"

*Entretien avec Christian Vellas,
auteur et journaliste*

Christian Vellas, un provençal
parti vivre en Suisse, est un
graphomane polyvalent et
heureux.

Il évoque dans ce **Cursives**
un parcours personnel et
professionnel consacré à
l'écriture, à la publication de
plusieurs romans et récits,
à l'écriture de presse au sein de
la rédaction d'un grand quotidien
genevois, à la production de
recueils de légendes des
cantons helvétiques, à l'écriture
de poèmes et chansons.

Pour nous la question est de
comprendre quelle est la force
qui le pousse vers une telle
navigation dans la langue.

Mais aussi : que se racontent
tous ces textes quand, d'aventure,
ils se croisent !

L'écriture, ma seule "arme" dans la vie...

Christian Vellas : J'ai rencontré l'écriture très jeune. À partir de 10 ans, je pensais déjà écrire. Je me souviens d'une anecdote. J'étais au lycée de Nîmes. Très mauvais élève à cette époque. Placé à l'internat, car je venais de perdre ma mère. Un choc. Un jour, mon prof de français me dit : "Vellas, vous avez proposé un texte mais ce n'est pas vous qu'il l'avez écrit. Je ne sais dans quel livre vous l'avez copié, mais vous avez indubitablement triché. Je vous mets un zéro."

Choqué par cette injustice, j'ai pris un bout de crayon sur mon pupitre - je le revois encore ! - l'ai brandi en me jurant : "Avec ce crayon, je gagnerai ma vie !"

Quelques années après, encouragé par d'autres professeurs de français moins obtus, je me suis lancé dans les concours littéraires régionaux et en ai gagné plusieurs avec des nouvelles et des contes. J'avais 15 ou 16 ans. J'ai encore les traces de ces premiers succès dans mon bureau avec à la clef des récompenses diverses : *La Divine Comédie* de Dante, *L'Angleterre Romantique* de Maurois, les romans de Malraux...

D'où te venait cette passion ?

J'ai appris à lire à quatre ans. Ma mère me poussait car pour elle je devais être sa revanche sur la vie. Elle avait subi les drames de la guerre et de la France occupée. Elle était orpheline, "Pupille de la Nation". J'étais son unique enfant, il fallait que je réussisse ! "Tu seras avocat ou médecin", me disait-elle. Rêve naïf d'une femme d'ouvrier. À coups de leçons particulières - et parfois de martinet - j'étais devenu ce qu'on appelait alors "un enfant prodige". On dirait aujourd'hui un "surdoué". J'ai ainsi dû faire, notamment, cinq années de violon sous pression, entre cinq et dix ans. .

Quand ma mère est décédée, ce statut s'effondra : en quelques mois je devins un cancre complet. Nul en tout, sauf en français. L'écriture est alors devenue le moteur de ma vie. Je savais que je réussirais par elle. C'est le cadeau que m'a mère m'a laissé avant de mourir : croire en moi, envers et contre tout, alors que j'étais soudainement perdu dans une drôle de vie, séjournant trois mois chez une tante, puis chez une autre...

Je savais que je m'en sortirais par là et n'ai jamais perdu espoir. Ma ressource principale, c'était mon bagage culturel, ma lecture depuis l'âge de quatre ans de trois livres par semaine, la limite maximale autorisée pour les emprunts à la bibliothèque publique. Je n'envisageais pas d'avoir sous les yeux un texte écrit sans le lire ! Daudet, Giono, Pagnol, les auteurs provençaux étaient mes modèles.

Un bon texte, c'est quoi ?

C.V. : Au collège - Collège Technique car j'étais devenu un des cancre de la classe - j'apprenais le métier d'électricien.

Un prof de français m'avez donné à lire *Le silence de la mer* de Vercors et m'avait dit : "Je vais t'expliquer ce qu'est une nouvelle". Avec lui, j'ai appris les ficelles, regardé comment c'était élaboré : la structure des phrases, comment on fait naître l'émotion, le poids des répétitions, le rythme du récit, etc.

Aujourd'hui encore, je pense qu'un bon texte, c'est d'abord la brièveté. Je me sens incapable d'écrire long. C'est mon esprit de synthèse qui prend toujours le dessus, esprit que j'ai cultivé par la suite dans le journalisme. Là aussi, où les articles doivent être impérativement concis. Je n'arrive donc pas à diluer interminablement. Je n'écirai jamais de roman-fleuve !

Ensuite vient la question de la chute. Il faut savoir l'amener par quelques mots inattendus. Comme je l'explique dans le petit vade mecum ci-contre, un texte doit commencer par une gifle et finir par un coup de poing !

Dans le journalisme c'est pareil. J'ai écrit des centaines de chroniques dans la *Tribune de Genève* et c'est toujours la même mécanique. Avec la première phrase, on donne une gifle. Le milieu, comme dans un sandwich, a moins d'importance... Ce qui compte, c'est la fin, le coup de poing. Cela doit surprendre et arriver vraiment très fort.

Une gifle ? Un coup de poing ?

C.V. : La gifle en question n'est pas du côté de l'événement. Elle est dans la langue évidemment. La première image, la première formule doit faire choc. Le lecteur doit avoir envie de continuer, ce qui, dans un journal, est primordial. À la fin, il y a un autre choc que j'évoquais, suivi - c'est très important - de la signature. Si la chute est bonne, on se souvient de l'auteur... Quand on a écrit le dernier mot, il faut que le texte fonctionne, qu'il se mette à cliqueter comme une mécanique qui prend soudainement vie !

On sent si on a réussi son coup. Si ça ne marche pas, on cherche pourquoi la mécanique grippe. On corrige, on retranche, parfois même on reprend le tout. C'est grâce à la forme que le fond marque le lecteur...

Être écrivain...

C.V. : Être écrivain ? Il y a bien sûr le côté narcissique ! Tout le monde a envie d'être reconnu ! C'est une façon d'exister. Mais si cela joue au début, avec le temps on s'en fiche un peu.

Tel Rastignac, tu partais à la conquête du monde ?

C.V. : À la conquête de Genève, mais pas tout de suite !

Je reviens en arrière. Un jour, je suis allé à Marseille et avec le culot de mes vingt ans j'ai sollicité un entretien avec Gaston Defferre*.

* Patron de presse, maire de Marseille, ministre sous Mauroy à l'époque de la présidence de François Mitterrand.

Il m'a accueilli avec bienveillance et m'a dit : « Monsieur, je vois que vous êtes très enthousiaste, mais faites d'abord votre service militaire ! ».

C'était l'époque de la guerre d'Algérie. J'ai donc accompli mon service, en continuant à écrire sans cesse. C'était mon vice, mon obsession, ma secrète raison de vivre.

Solitaire au fond...

C.V. : Oui, cela ne m'a pas coupé des copains, mais nous n'avions pas les mêmes centres d'intérêt. Je m'amusais avec eux comme tout adolescent, mais nous n'avions jamais de discussions bien profondes... Ayant lu des dizaines de livres et les plus grands écrivains, j'étais plus "cultivé" que les gens de mon entourage, tous issus d'un milieu ouvrier. Ne voyez pas cet aveu comme de la prétention. Ce décalage m'isolait. Ce n'est qu'à l'armée, quand j'ai rencontré des personnes venues de tous les milieux, que je me suis retrouvé avec des gens avec qui je pouvais réellement échanger.

Après l'armée, j'ai quitté mon pays, mes amis, mon environnement, mon midi natal, pour m'installer à Genève. J'avais quelque 23 ans. L'unique raison de ce départ s'appelait Etienne, une Genevoise de 17 ans connue dans un camping près de Toulon...

La Suisse n'admettait alors sur son territoire que les étrangers pouvant exercer les métiers dont son économie avait besoin.

Ecrire pour (essayer) d'être lu ! A propos du texte de presse. (1991)

- 1) Début et fin de texte : il faut "commencer par un coup de poing et finir par une gifle!" La première et la dernière phrase doivent frapper fort. L'une doit ferrer le lecteur, et l'inciter à poursuivre, l'autre doit laisser un bon souvenir de l'auteur. Qui signe juste dessous...
- 2) Commencer par donner l'information principale. Ne pas la réserver pour le milieu ou la fin du texte. (...) Dire tout, tout de suite...
- 3) Ne pas écrire des phrases de même longueur, de même rythme, de même "couleur". Le lecteur va s'assoupir et vous quitter. Pas d'eau tiède qui coule d'un même débit ! Au contraire, surprendre par trois mots courts au sortir d'une période plus longue. Jouez avec toutes les possibilités du style : direct, indirect, dialogue, citations... VARIEZ. En règle générale, éviter les phrases de plus de 18 mots (longueur-barrière). Sinon, procéder à des ruptures.
- 4) Il faut "sortir des rails" : pensez toutes les quatre ou cinq phrases à briser le train-train de votre démonstration... Ne pas écrire "trop sage", oser l'originalité. Soigner l'attaque de chaque nouveau paragraphe par une phrase plus mordante.
- 5) Bien sûr, être clair. Donc pas de vocabulaire trop recherché, fuir le jargon, l'abus des sigles. Aller à l'essentiel. Ne pas perdre de vue en rédigeant ce que l'on veut dire ! Se répéter à tout moment : de quoi s'agit-il ? L'article doit s'arrêter quand le lecteur en demande encore : il doit rester sur sa faim.
- 6) Faire des propositions de titre. Cela évitera au secrétaire de rédaction de vous trahir complètement. (...) Résumez votre pensée en trois ou quatre mots, de façon percutante. Un mauvais titre peut tuer un bon article, mais un bon titre ne sauvera jamais un mauvais article!

Christian VELLAS

Heureusement, j'étais électricien. Puis j'ai travaillé dans la publicité. J'écrivais à côté. Je continuais les concours littéraires. J'apprenais à écrire.

Qu'apprenais-tu ?

C.V. : C'est compliqué d'écrire. De trouver son style. Quand je relis certains de mes textes de cette époque, je les trouve assez naïfs... Et puis je me suis heurté à un sentiment bizarre. La vie avançant, j'étais parfaitement heureux. Or, il me semblait qu'il fallait avoir vécu des épreuves pour écrire ! Je n'avais rien à raconter et, c'est bien connu, le malheur inspire plus que le seul bonheur.

Ce qui commande l'écriture

Pour toi, c'était la vie qui commandait l'écriture ?

C.V. : Oui, et je le pense encore. Pour ceux qui ont vécu de grandes épreuves, l'écriture est libératrice. Elle sort comme un torrent. Bien ou mal, selon leur talent. Mais elle sort...

On a envie de laisser une trace de ses épreuves. On veut témoigner. Tout être humain se pose cette question : que va-t-il rester de moi ? Certains se disent : ce sont mes enfants. La meilleure réponse. D'autres espèrent : on me lira encore dans 50 ans. Une folle prétention bien sûr... Mais cela leur suffit à oublier l'absurdité - bien agréable tout de même - de leur court parcours terrestre.

Mais alors...

C.V. : Moi, j'avais l'impression que je n'avais rien à exprimer d'original.

Ce sont les sujets qui m'attirent. J'écris toujours avec le sourire, le sourire de celui qui s'amuse. C'est ma formule. Si je ne souris pas, je n'écris pas. Je dois m'amuser moi-même avant d'amuser les autres, avant d'essayer de les intéresser.

Et en poésie ? en chansons ?

C.V. : Le poème est un art très différent du roman. J'ai écrit pas mal de chansons avec Pierre-Alain (www.academie-romande.ch/index.html), mon beau-frère qui est auteur compositeur. C'est différent. Une chanson ce sont des images, des refrains, des redites. Sans parler de la musique qui est un métier à part.

La chanson, c'est un condensé de vie. Cela touche celui qui l'écoute et lui donne envie de la réécouter. Un roman, on a rarement envie de le relire dix fois. Une chanson on peut l'écouter mille fois et chaque fois elle nous apporte une nouvelle émotion. Certaines chansons nous marquent ainsi toute la vie.

Dans la chanson aussi, faudrait-il avoir souffert pour écrire ?

C.V. : Je ne le pense pas, mais beaucoup d'auteurs compositeurs partent d'expériences vécues et racontent leur vie en chansons. Moi j'ai du mal à faire cela. Je serais incapable de me dévoiler ainsi. Tu me demandes si c'est trop impudique. Pour moi, oui. Mais certains n'arrivent pas à faire autre chose.

Personnellement, je me mets dans la peau de n'importe qui. Je ne suis pas obligé d'avoir vécu quelque chose pour l'imaginer.

Au départ du texte

Comment démarre ton écriture : avec des notes ? Un plan dans la tête ?

C.V. : On pense beaucoup avant d'écrire. On rumine son sujet durant de longues semaines. On le laisse nous habiter peu à peu. On s'interroge : ce sujet est-il intéressant ? Ressemble-t-il trop à ce qu'on déjà lu ? Est-ce une réminiscence ?

Puis vient le moment où tu commences à écrire. Quelques lignes. Tu vois si ça marche et parfois tu abandonnes ton texte dans un tiroir...

Pour la fiction, je sais plutôt où je vais, mais cela se modifie en cours d'écriture. J'ai un plan dans ma tête. Je vois les grandes étapes de mon récit. Les choses sont déjà un peu structurées, mais elles évoluent. En particulier parce qu'il y a un phénomène que connaissent tous les écrivains : un personnage s'empare de l'auteur...

Alors c'est le héros qui commande...

Si je prends l'exemple du personnage d'Omer (*Omer préfère le désespoir des singes*, 1994, publié d'abord sous forme de chroniques dans *La Tribune de Genève*), je ne peux plus modifier son comportement, ses réactions, sa morale. Il vit sa propre vie et je ne

suis que son scribe. Je dois subir sa logique. Je suis prisonnier de lui. C'est moi qui tiens la plume, mais sa personnalité commande. J'obéis. Même si c'est moi qui l'ai fabriqué, à partir de souvenirs de mon père, de mes oncles, et de quelques originaux habitant un village provençal cher à mon cœur.

Le roi de l'île Trouvée (2014) est construit sur l'idée d'un dialogue entre un gamin de dix ans et une personne très âgée. C'est une structure narrative qui permet des audaces. On se dit que c'est un enfant qui parle, que c'est normal qu'il ne sache pas. Et pour le vieillard aussi : s'il raconte des histoires abracadabrantes, on se dit que c'est un vieil homme. Si j'avais eu des personnages "normaux" je n'aurais pu faire cela.

Dans *La Corneille Bonaparte*, mon précédent récit, le personnage pouvait déjà raconter n'importe quoi : le lecteur se disait, c'est normal, car c'est une corneille qui parle !

La réécriture

C.V. : *Le roi de l'île Trouvée* doit son existence à une inondation ! J'avais écrit un texte il y a plusieurs années, mais je n'étais pas totalement satisfait. Ce n'était ni bien, ni mal. Je l'avais donc laissé dans un coin de mon bureau.

Au départ, j'avais entrepris ce récit parce que c'était une histoire vraie : j'ai connu quelqu'un, il y a des années, un modeste ouvrier, qui avait une bizarre obsession. Sur une carte des Antilles, il avait repéré une île déserte. Et rassemblé une immense documentation à son sujet.

Tous les jours il en parlait mais n'y était jamais allé. Il saoulait son entourage avec son île ! Mais le thème de l'île imaginaire, celle qu'on a dans sa tête, m'était resté. Je m'étais promis : un jour j'écrirais cette histoire insolite !

Quand j'ai retrouvé ce début de roman détrempé, j'ai commencé à le relire et me suis dit : finalement, ce n'était pas si mal !

J'ai repris le début, changé l'ordre des paragraphes. Donné beaucoup plus de rythme, plus de détails. Rajouté des pages. Le récit s'est éclairci, étoffé, est devenu plus clair, plus fort. Du moins, c'est ce que j'espère. Peut-être que son seul mérite, finalement, est d'avoir été sauvé des eaux !

Le temps fait son œuvre...

C.V. : Il faut, au moins, laisser s'écouler une nuit avant de relire un texte. Si tu veux corriger tout de suite, tu n'y arrives pas. Le lendemain matin, en revanche, tu vois tout de suite si cela cloche à un endroit et tu rectifies aisément. Même chose pour un long document : quand tu le retrouves, parfois beaucoup plus tard, ton regard s'éclaire : ici c'est bon, là tu vois les défauts.

Dans le journalisme, on n'a certes pas le temps d'avoir ce recul. Quelques minutes à peine entre la rédaction et l'envoi de la copie. Mais les correcteurs veillent... Ce qui explique néanmoins quelques négligences de style ou de construction.

Un autre corde à ton arc : les "Légendes du pays suisse"

Comment écrit-on une légende ?

C.V. : On m'avait commandé un premier livre de légendes sur Genève. Or Genève, qui est un petit canton, n'en a que deux ou trois. J'ai donc élargi ma recherche à la France voisine, quand l'influence des évêques de Genève s'étendait sur une plus vaste région, de Thonon à Annecy.

Le titre s'imposait : *Légendes de Genève et du Genevois*.

Une légende doit être racontée. Cela suppose des dialogues, les gestes du conteur, les mimes, le rythme de la parole, les phrases incantatoires qui reviennent. Comme pour l'article d'un journal, l'auditeur doit avoir envie de continuer à écouter.

Autrefois, les légendes étaient transmises par des religieux et servaient à diffuser les règles de vie de la chrétienté. J'ai essayé d'en restituer l'authenticité, souvent païenne.

Ce qui m'intéresse, ce ne sont donc pas les morales visiblement plaquées sur un ancien récit, mais c'est de réécrire ce récit, de lui apporter mon style propre, de lui imprimer ma marque.

Il n'y a pas "d'auteurs" de légendes. Mais seulement des transcripteurs, des adaptateurs et des transmetteurs. Moi, j'avais l'envie d'en faire quelque chose d'original, de redonner au lecteur le goût de ses

racines, de lancer des passerelles avec un temps ancien et pourtant si proche de nous...

L'homme change si peu. Ses peurs, ses angoisses, ses questions sur le sens de son existence, restent les mêmes. Sans doute à jamais.

Entre écriture et nécessité commerciale, l'expérience du journalisme

À côté du romancier, il y a le professionnel de l'écriture que tu es devenu. Tu as travaillé à la *Tribune de Genève* pendant des années comme journaliste, puis Chef d'édition.

C.V. : Quand j'ai été engagé par la *Tribune de Genève* le rédacteur en chef voulait toute la palette de l'humanité dans sa rédaction ! Des rédacteurs de formations différentes, d'horizons différents, d'expériences différentes. Il se méfiait du modèle unique, de l'universitaire n'ayant pas assez vécu...

Comme tous les journalistes stagiaires, j'ai commencé à la "locale". À faire les permanences et passer chaque soir à la police relever les faits du jour. Ce que l'on appelle la rubrique des "chiens écrasés". Puis on rédigeait à toute vitesse ! Là on apprend vraiment à écrire rapidement. À acquérir l'esprit de synthèse, à résumer en cinq lignes un événement.

Il y a certes les écoles de journalisme. Deux ans pour appréhender toutes les bases du métier. J'avoue que je n'y ai pas appris grand chose.

Les légendes vont en sabots ou au pas des chevaux. Au temps des textos et des réseaux sociaux, pourquoi ont-elles autant d'écho ?

Sous ses habits nouveaux, l'homme garde la même peau. Les mêmes peurs sous d'autres mots. La vie, la mort, ne se démoderont pas de sitôt.

Les légendes agissaient jadis comme des traitements psychiatriques communautaires. Autour du conteur, on évacuait ses angoisses, on s'avouait ses hantises, on se rassurait sur ses propres fantasmes. Allons ! On était bien « normal » et les pensées, les obsessions, les passions et les désirs de chacun étaient ceux de presque tous.

Les légendes nous font ainsi remonter dans le passé des hommes dont, malgré les siècles, nous nous sentons étonnamment proches. Une fraternité inscrite dans nos gènes, qui explique pourquoi elles nous touchent et nous toucheront toujours.

Extraits de *Les légendes les plus étranges de Suisse*,
Christian Vellas, 2013

On progresse aussi bien sur le tas, au contact des confrères qui ne font pas dans la théorie !

Plus tard, lorsque j'ai été responsable des stagiaires, quand quelqu'un de 20 ans arrivait, je voyais tout de suite s'il était journaliste ou pas. Il écrivait un texte, il y avait deux ou trois petits trucs de métier à lui dire et c'était bon.

Les qualités que l'on a à vingt ans, on les garde tout au long de sa carrière. Ceux qui apprennent laborieusement au fil des années deviendront certes des journalistes acceptables - et les rédactions ont besoin de ce type de rédacteurs ou de secrétaires de rédaction - mais ne seront jamais des plumes brillantes et suivies qui font le renom d'un journal.

Comment écrit-on "un papier" ?

C.V. : Ne pas attendre pour dire les choses importantes, dire tout tout de suite! Bien choisir son titre : il doit être soit informatif, soit incitatif.

Dans le cas du roman, le choix du titre est également décisif. Un bon titre est celui qui incite le lecteur à acheter le livre. Sagan avait le génie des titres : *Bonjour tristesse* (tiré d'un poème d'Éluard), *Ces merveilleux nuages*, *Aimez-vous Brahms ?...*

Ce sont des titres excellents car ils sont intrigants. Dans le journalisme, un bon titre incite à lire les articles proposés. Ce réflexe ne doit pas être oublié quand il s'agit d'attirer des lecteurs sur des sujets plus complexes.

Reparlons de la presse...

C.V. : Un journal populaire est une entreprise économique, c'est-à-dire une épicerie... (le cas des journaux d'opinion, viables grâce à des lobbys, est différent). Ce genre de journal est un produit qui doit se vendre tous les jours, et l'on sait bien que le sensationnel, l'inattendu, les scandales,

les révélations, appâtent le lecteur. Les trains qui partent à l'heure n'intéressent personne.

Les souvenirs les plus marquants d'un journaliste sont souvent ainsi des catastrophes. Un tremblement de terre, un volcan qui se réveille, un tsunami... Ainsi, quand la Guerre du Golfe a démarré, en 1990, j'étais, vers minuit, le dernier dans la rédaction en tant que Chef d'édition. Je suivais la télévision américaine sur CNN et soudain j'ai vu le lancement des premières fusées. J'ai donné l'ordre d'arrêter les rotatives, envoyé au bouillon les exemplaires déjà sortis, modifié en quelques minutes la Une avec le dernier metteur en page... Montée d'adrénaline maximum !

Le lendemain matin, nous étions le seul journal genevois à parler du déclenchement du conflit.

En 2001, au moment des Twin Tower à New York, j'étais dans ma voiture. Je me préparais à passer une après-midi tranquille. En allant à la rédaction, j'écoutais toujours la radio. Soudain, le premier flash d'information. Quelle a été ma réaction immédiate ? "Il est trois heures de l'après-midi, j'ai jusqu'à 21 heures pour faire le journal. Une chance. On a le temps de sortir un numéro complet..."

Ce n'est pas glorieux, mais la réalité du métier. La plus grande frustration pour un journaliste étant de rater un événement capital.

Contes, romans, articles de presse, légendes, poèmes, chansons !

C.V. : Je suis un amoureux de l'écrit. Un auteur qui rame avec entêtement comme une multitude d'autres auteurs! Dans cette masse, il y en a certes qui le font mieux que d'autres. Peut-être parce qu'ils ont sans doute beaucoup lu. La clé de l'écriture, c'est souvent la lecture.

Suis-je écrivain ? Ce titre ne peut être donné que par les autres. On ne peut le revendiquer soi-même. Il y a des gens qui écrivent un seul mauvais livre et qui indiquent "Écrivain" sur leurs cartes de visite.

Quelle ridicule prétention !

Nous sommes dans une phase de rupture et tous des écrivains: blogs, SMS, mails... Un fait demeure : on n'a jamais autant écrit qu'aujourd'hui.

Au sommet de cette frénésie, la littérature reste un art majeur. "Il y a deux choses qui peuvent changer fondamentalement un homme, un grand amour et un grand livre", a écrit Paul Desalmand, un auteur parisien de mes amis.

Ne plus pouvoir écrire ?

C.V. : Je pense que cela m'arrivera un jour. Avec la vieillesse, l'intelligence faiblit, la mémoire aussi.

Lutte-t-on contre des capacités qui pourraient diminuer ? Cela arrive inévitablement. Certains, comme Jean d'Ormesson, vont alors vers une écriture "de testament"...

Des sursauts qui peuvent être magnifiques.

Les gens ont tous envie de raconter leur vie. C'est banal. Certains sont prêts à payer des écrivains publics pour qu'on rédige leurs souvenirs. Toujours l'obsession de laisser des traces, un témoignage de notre existence, dire qu'elle a servi à quelque chose.

En réalité, dans la plupart des cas, cette trace s'efface. L'histoire de la littérature le montre bien. Combien d'écrivains talentueux ont-ils été injustement oubliés ?

*Février - Mai 2014.
Entretien réalisé par
Michel Neumayer*

*Adjuvants :
Pascale Lassablière,
Etienne Vellas*

De nombreux textes de
Christian Vellas sont
disponibles sur le site
www.lire-christian-vellas.com

Christian VELLAS

Bibliographie

APARTÉS. Chroniques. (1986).
Éditions JR

L'HIPPOPOTAME RÊVAIT DE VIOLETTES
(1991). Éditions Rousseau

OMER PRÉFÈRE LE DÉSESPOIR
DES SINGES (1994).
Éditions Rousseau

GENÈVE, VIEILLE-VILLE, VIEILLES RUES.
(1999). Éditions Slatkine

GENÈVE, VILLE BASSE, RUES-BASSES
(2001). Éditions Slatkine

GENÈVE, UNE SI BELLE CAMPAGNE
(2005). Éditions Slatkine

CE JOUR-LÀ, MONSIEUR LE JUGE
Roman (2006). Éditions Slatkine

LÉGENDES DE GENÈVE ET DU
GENEVOIS. (2007). Éditions Slatkine

L'HISTOIRE DE GENÈVE, Racontée par le
professeur Chronos (2008). Éditions
Slatkine

GENÈVE INSOLITE ET SECRÈTE
(2010). Éditions Jonglez

SUISSE : 26 CANTONS, 26 LÉGENDES
(2010). Éditions Slatkine

LES RUES QUI RACONTENT CHAMPEL-
FLORISSANT (2012)
Éditions Slatkine

LA CORNEILLE BONAPARTE SA VIE. SON
ŒUVRE. Roman. (2012)
Éditions Slatkine

LE SALÈVE AUTREMENT
(2012) Éditions Slatkine

LES LÉGENDES LES PLUS ÉTRANGES DE
SUISSE. (2013) Éditions Slatkine

LE ROI DE L'ÎLE TROUVÉE. Roman. (2014)
Éditions Slatkine

"Omer préfère le désespoir des singes" (extrait)

Au pays d'Omer, il y a des cyprès, des pins, encore quelques oliviers. Des lauriers-roses, mais c'est l'extrême limite: on les plante en plein midi, et ces délicats se laissent néanmoins mourir de froid, une fois en moyenne par décennie. On y trouve aussi des noyers, des chênes kermès, les derniers figuiers. Bref, toute la flore de la haute Provence. Mais il n'y a pas, même dans les parcs de notaires, de "Désespoirs des singes"...

Dans quel catalogue Omer avait-il repéré cet arbre exotique à l'allure étrange? L'araucaria du Chili lui avait plu tout de suite. Parce qu'il ne ressemble à aucun arbre d'Europe.

Ce conifère à l'air d'une immense arête de poisson plantée en terre. Ses branches raides se dressent vers le ciel et ne portent pas de feuilles. Mais des sortes de grosses écailles triangulaires, qui se recouvrent les unes les autres, en tournant en spirale. Cette carapace de léviathan, cette armure de chevalier teutonique, aux pointes dures et acérées, décourage n'importe quel grimpeur malgré ses allures d'échelle.

D'où son surnom: le Désespoir des singes.

Omer, fasciné par tout ce qui est insolite, s'était renseigné. L'araucaria pousse sur la Côte d'Azur. Pourquoi pas devant sa maison, abritée du mistral par une butte coupe-vent et un rideau de cyprès? L'expérience valait d'être tentée.

Il commanda un plant, le veilla comme un enfant fragile. Lui donnant la meilleure terre, le meilleur fumier, et même des engrais "scientifiques". Au village, l'arbre faisait rêver. Les petites vieilles en faisaient un but de promenade, en ayant l'impression de visiter l'Amérique:

- Comment va ton Désespoir, Omer?

- Comme vous voyez : en pleine forme ! Si les premiers hivers le laissent grandir, ensuite il ne craindra plus le gel...

Il y a maintenant vingt ans que l'araucaria prospère. Il atteindra bientôt dix mètres de haut. Ses longs bras couverts d'écailles le font repérer à des centaines de mètres à la ronde. Les estivants le photographient en gloussant.

Ce Désespoir des singes, c'est le bonheur d'Omer.

Chrisitan Vellas



Pascale Anziani
Un petit penchant pour l'écriture

Ne pas y arriver

Il vaut mieux écrire les jours où nos larmes ont les cheveux longs plutôt que ceux où elles ont les cheveux rasés des bagnards.

Seulement parce que, ces jours-là, pourra advenir le modeste, le fragile, ce palpitements très doux qui dit que nous sommes bien vivants, alors qu'il serait plus facile, ou plus convenable, d'être mort.

Ecrire pour peigner longuement les larmes avant de les mettre au monde.

* * *

Tout ce qui précède est vrai, et n'est pas vrai. Les choses à l'état brut ont leur place dans les mots. Elles résistent au mode d'emploi. Elles sont.

* * *

Ce texte est le 14ème essai pour ce numéro. Le 1^{er} était comme d'habitude, le 2^{ème} sans goût, le 3^{ème} impudique, le 6^{ème} bêtement violent, le 10^{ème} surabondant, le 12^{ème} m'a fait peur...

Quelque chose échappe. Qui n'est toujours pas dit, mais il est temps d'envoyer quelque chose à la rédaction. Advienne que pourra.

* * *

Ça échappe toujours. "Heureusement, je suis tombée en appétit."¹

N. R.

¹ Cette phrase a été historiquement prononcée, au masculin, par Pierre lors du séminaire de Filigrane, le 8 mars 2014 sur le coup de 13h. Les camarades, cette source inépuisable d'inspiration...

Triste paradis

"Ah ! Tristesse du paradis ! Ce chant est un souffle, une graine de coriandre, la douceur d'une étoffe aux vents de la mélancolie, un hymne sans honneur, une étreinte spectaculaire... rien ne lui ressemble, que le chagrin lorsqu'il sourit.

Et comme il sonne ! Sous cette aurore chatoyante qui file et défile nos lambeaux de rêves entremêlés, perdus aux confins de la "rue des insensés".

Et comme il résonne ! Dans les canyons de l'esprit aux myriades d'effluves, au fond desquels ruissellent les sens, cheminent les échos de la vie et leurs mirages, et toutes nos torpeurs...

Ô toi dont vient ce chant, ta gorge rose est plus mystérieuse que ma main blanche et rugueuse qui parfois se penche sur la porte close !

Ô toi qui chuchotes ta peine, retiens-moi de l'ouvrir, cette porte ! Car elle m'éloignera un jour de ceux que j'aime : si triste est le paradis..."

T. N.

Et la vague
remorque la vague
l'irrigue d'abondance
chair remuée
claquante de toutes voiles
car nous sommes de même
ressac
de belle tourmente
calant nos pas
au mordant de sa foulée.

Soeurs alignées
non tout un pensionnat
qu'averse de cloches
accorde et grise
mais qu'enlise
un lourd hamac de brume.

L'une aux hanches de l'autre
voisinante jumelle
crinière dénâtée
dans ses trajets de blessure
pour nos esclaves
servant d'appeaux.

M-Ch. R

Graphèmes...

Ils affleurent
Bois flottés
Arrachés aux rives innommables
Et aux bruissements des sources
Ils ont vécu plusieurs vies
Sur la carte épelée
De la langue, matrice
Au cœur du destin

- Les MOTS -

Griffures et caresses
Sous le mouvement irrépressible
De la main
Immolés à l'encre du devenir
Ils se font sinon

POÈME

Du moins ligne cambrure courbe boucle trait tache point
En suspension d'être
Traces où s'abrite le silence
Entre failles et figures

A-M. S.

Sans mot dire

Les mots se sont posés
Sur les feuillets du temps
Les mots ouvrent leurs ailes
Nichent dans ma mémoire
Chantent muettement
Nos deux cœurs séparables
Les mots mentent toujours
Même contre leur gré
Même contre leur force
Et le plaisir d'aimer
Les mots sonnent plus durs
Quand je suis loin de toi
Les mots coulent plus purs
Là où jaillit ta voix
Et je vis en exil
Partout où tu n'es pas
De mots plus indigestes
Quand l'amour reste à jeun
Comme une gorge sèche
Où brûle la pépie
Comme un blanc suspendu
Impossible à casser
Comme un puisard sans fond
Dans la bouche du vent
Les mots doux les mots crus
Les mots si volatils

Courageusement vains
Éclipses volubiles
Les mots peinent à bruire
Pour mieux te dessiner
Les mots peu comestibles
Perdent toute couleur
Tiédissent insipides
Restent sur l'estomac
Comme une eau non potable
Qui tombe en plein désert
Dans des vasques de sable
Et râpe le gosier
De son parfum amer
Les mots changent de sens
Les mots se clouent le bec
Se volent dans les plumes
Autour de ton absence
Tel un toit de maison
Où tu n'habites pas
Où ils voudraient dormir
Au chaud de tes silences
Tous ces mots qui me manquent
Autant que tu me manques
Ne veulent plus rien dire
Et vierge le papier
Ne parle que de toi.

J-J.M.

Suite marine

"L'homme n'écrit pas le mot bleu, il écrit l'océan."
Annie Christau

Je suis petite, si petite que je dois écrire debout sur l'immense bureau paternel.

e la nave va, ce trois mâts joyeux dont je gonflais les voiles, vers l'Italie ma seconde patrie ou l'Espagne qui a vu naître mon père ?

Ou bien vers l'île bleue qui nous fit signe pendant la guerre ?

Sans réponse je dérive au gré des lettres, je les conjugue dans un abécédaire médical.

De tout mon corps je noue fortement le A au V, le V au C comme si j'étais nommée par leur lisse.

Trois lettres pour s'amarrer au port de Bastia, faute de vents meilleurs.

Le hasard vagabond m'a fait décidément corse et juive, d'une lettre à l'autre,

le livre part vers une destination inconnue.

La mer me prend l'âme, on n'y voit rien.

L'oeil suit la main, l'écriture les suit.

Une joie inconnue aligne les mots, plonge dans l'encre, file vers l'horizon une plume sûre d'elle-même, fine comme une lame.

Du blanc au bleu, du bleu au noir, ne pas s'arrêter, anges ou monstres, il n'y a pas d'autre route.

Tracer le paradis avec des mots de houle, au bord des hurlantes et des rugissantes.

Ne pas souhaiter disparaître en elles.

Me voilà sous le regard de YAHVÉ... cette fois j'ai bien failli mourir de le soutenir.

Ça penche dangereusement vers l'enfance depuis quelque temps.

Des ombres viennent habiter la nuit et la rendre lumineuse, j'ai besoin d'appuyer ma tête sur les poètes.

A. A.

2^{ème} partie
Force 7

Madame Inspiration

Madame Inspiration a pris le large
elle est partie en voyage
l'était fatiguée de mes émotions
avait pris pour bagage
quelques vêtements sans âge
voulait partir incognito

Madame Inspiration, pourquoi es-tu partie ?

S'embarqua sur un p'tit bateau
échoua sur une île déserte
oublia pour un temps les alertes
les oublia à tort ou à raison
de sa maîtresse restée à la maison
désirait seulement se reposer
se sentait juste un peu épuisée

Madame Inspiration, pourquoi es-tu partie ?

Mais un jour la solitude lui pesa
et il fallut bien qu'elle osât
raconter au vent par là passant
la tristesse soudain la dépassant
Clément était le vent
portait depuis l'aube des temps
tous les secrets les plus discrets, les plus célestes

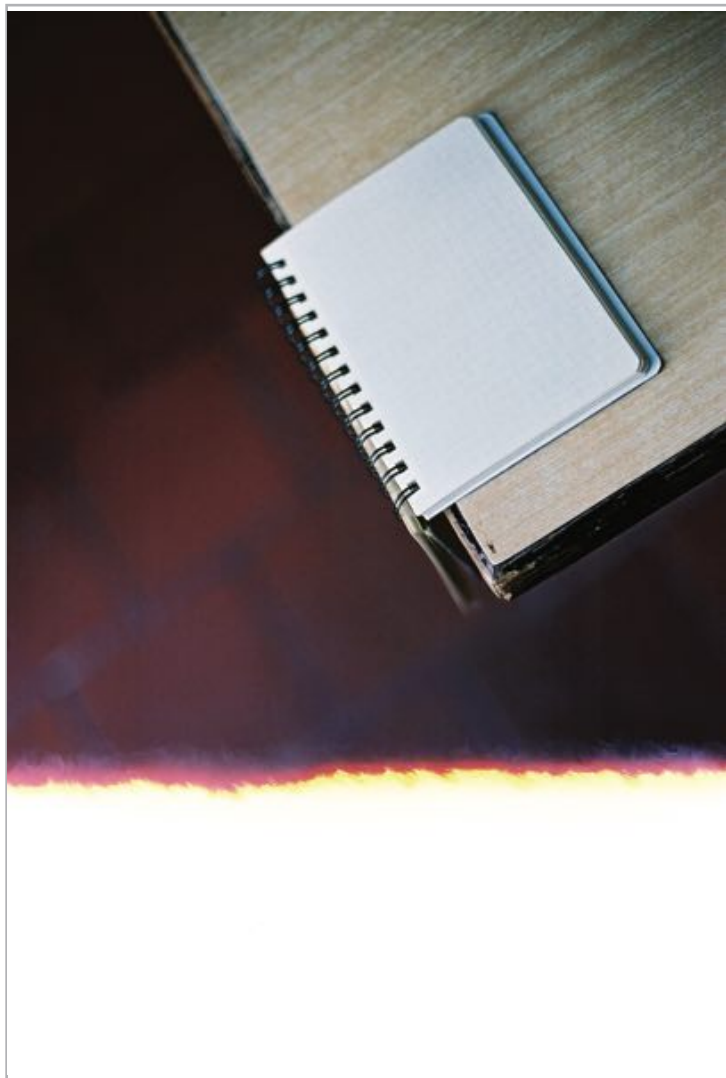
Madame Inspiration, où es-tu partie ?

Les portait du nord au sud de l'est à l'ouest
d'ailleurs sous des airs un peu violents
tenait sagesse et noblesse
Alors un baiser lui donna
et bras dessus bras dessous
ramena Madame Inspiration
dans mes terres sens dessus dessous

Madame Inspiration, où étais-tu partie ?

Puis sur un coup de folie douce
ou peut-être d'intuition
l'épousa
lui jura fidélité
pour toute l'éternité

Madame Inspiration, te voilà revenue !



Pascale Anziani
Un petit penchant pour l'écriture

Nous avons 62 ans d'écart

Elle avait une écriture apprivoisée avec patience
Celle du début du siècle dernier.

Qu'aurait-elle pensé aujourd'hui
De nous retrouver
Par mon écran inter-posé ?

Elle s'était attristée de mon éloignement dans le Sud
L'amour du large et du cœur
L'appel à planter d'autres racines ailleurs

Le Sud
Le Sud courbe sous le poids du Nord
Le Nord lorgne vers le Sud
Son soleil et sa douceur

Depuis le Sud je lui écrivais des cartes postales
Je repérais des anciens photographiés sur le palier
Je lui racontais le ciel, la journée, ou les gens
Chaque semaine une petite carte
J'allais de librairie en librairie
J'écrivais d'un café, ou de la chambre d'à côté
Appliquée, inclinée, ma plume
Me fondre dans son rythme à elle
Comme le petit Poucet, je la voulais
Une lignée en pointillé de cailloux blancs

Elle ne me répondait jamais
Mais elle gardait mes cartes dans une boîte en fer
Une boîte qui avait accueilli avant des biscuits secs
Parce que dans les boîtes en fer les biscuits secs
se conservent bien
Ils ne ramollissent pas
J'aime cette idée de mes cartes
Gardées loin des idées molles

Elle n'avait jamais pris de vacances
À son époque c'était pour les riches
À son époque il y avait la ferme
Il fallait s'occuper des bêtes
Mais Nice elle connaissait
Quand elle fut un peu vieille
Enfin elle descendit
Sur la Promenade des Anglais
Droite dans son dos voûté

*Il fait beau et il fait bon
Je vous embrasse bien fort tous
À bientôt
Marraine*

Une carte postale aux bords dentelés
Avec la signature de l'éditeur
Petite, blanche, dans le coin droit

Elle avait écrit dans son écriture italique et sage
Celle de l'école quand elle était petite
Celle qu'elle avait apprise avec bonheur
Celle qui avait fait qu'elle aimait lire la Comtesse de Ségur
Celle qui avait fait qu'elle aimait les vieilles chansons françaises
Celle aussi en pensée pour ses fils
Quand ils avaient dû partir à la guerre
en Algérie.

*Un siècle
Et presque'une vie
Tant d'événements
Tout ce qu'elle n'a pas écrit*

*N'a pas écrit
Me l'a dit*

Fière comme un portrait de retour
Comme un croisement qui nous attendait
Maintenant
l'écriture.

P. L. - 7/03/2014

À marée basse

C'est une longue langue de sable fin et doré qui longe une forêt de pins et s'applique à festonner le bassin d'Arcachon.

C'est marée basse, un garçonnet et deux fillettes jouent paisiblement à trois pas d'un papa attelé, plein d'ardeur, à la construction d'un château monumental. À quelques encablures, oubliés de béquilles, deux modestes voiliers sont couchés sur le flanc. Fond de scène : les piquets de bois des parcs à huitres, lancent vers le ciel leur nue rigidité.

Avis de grands moments, imminents.

Cueillir la sérénité, la poser sur son cœur ; se rassasier de beauté, humer le vent, remercier les dieux et le temps.

Incliner le corps vers la grève, déchiffrer les arabesques sculptées par le ressac, rendre grâce à la nature ; se redresser apaisée dans cette échancrure du temps.

À marée haute, envolés les minots ! Mais les voiliers flottent benoîtement, les piquets émergent à peine de l'eau verte et je nage en pleine félicité.

Écrire à contre-courant.

J'avais treize ans. Premier long périple en compagnie des parents. Juste avant le départ, mon père m'avait tendu un petit carnet rouge à spirale. Rouge franc.

- C'est pour toi : un carnet de voyage. Attention, tu devras écrire tous-les-jours, sans faute... Ce n'est pas compliqué, tu n'auras qu'à simplement décrire le déroulement des journées : les départs, les arrivées, les visites aux musées, même, pourquoi pas, les menus des repas...

J'avais attrapé le carnet, j'avais attrapé l'écriture.

J'ai retrouvé le carnet plus de cinquante ans après : écriture enfantine sous la si belle et harmonieuse écriture tutélaire du père. D'ailleurs, au fil des pages, davantage du père... Mais, sûrement, subrepticement, quelque chose s'était mis en place.

Il avait insisté :

- Écrire pour ne pas oublier.

Aligner des mots sur du papier ? Pour quoi, pour qui ?

Ne pas se leurrer, au début il s'agit de se raconter. Forcément, toujours, quasiment, ça commence par le MOI.

Ensuite ?

Incliner la tête, les pensées se mettent à glisser comme sur un toboggan. Quels sont font les pensées ? Tantôt un clapotis de vagues claires, fraîches et sincères ; tantôt un grondement sourd, sombre, angoissant, à l'instar de l'océan.

Au passage dérivent des images et, sage allégresse, s'arriment des phrases.

Qui seraient comme autant de grains de sable.

Certain, c'est le sable d'un chemin.

Pour aller vers...

J. A.

Le chant de mon chemin

*Ce regard du mécanicien
sur la photo dans la revue...*

Je me souviens de ces trains à vapeur du temps jadis, de cette locomotive déclassée de Tapa... Vieille amie ! Tu es toujours à ta place, comme auparavant, comme autrefois...

Je suis sur ton marchepied, après soixante ans de mes errances. Tu es là, mais ils sont partis, tous. Je n'ai pas appris ta langue parce qu'alors j'ai dû m'en aller loin de toi.

Et ce vide dedans, ce vide que personne ne remplira jamais, à tout jamais... Presque tout reste là, et eux aussi sont là, mes chers Butor, et ce vieux coiffeur estonien tenant de longs conciliabules avec ses amis, exerçant son métier en plein air, dans la cour en face de la nôtre, la rue Pällu, rue du Champ...

Je suis assis au milieu de cette cour de mon enfance, une poule me becquette le mollet, un chiot s'efforce de grimper sur moi en me léchant passionnément les jambes - leur langage d'amour - les sons de la langue estonienne à six heures du matin après l'hymne à l'U.R.S.S. et vos sirènes dans la nuit, mes trains à vapeur que petit j'entendais dans le vide de ma solitude... Où sont-ils mes amis Vitjka et Petjka, enfants d'Ukrainiennes déportées durant la guerre ? Comme moi, le petit-fils de mes chéris, la famille Butor, Biélorusses déplacés... Les bulles sur les mares, les averses douces d'été... Nos pieds nus et nos éclats de rire... Le sourire idiot d'Oscar, fou habitant dans un bâtiment abandonné, à moitié démoli, qui nous poursuivait sans jamais nous attraper...

Grand-mère Mélanie parlait le patois des régions de la frontière, celui qu'on utilisait jusqu'à Pskov, l'ancienne ville russe. Grand-père Nicolas, par la lignée maternelle petit-fils d'un enseignant, parlait la langue cultivée, mélange de biélorusse et de russe et l'on dit que dans le parler de ses trois soeurs l'on entendait parfois l'écho du yiddish, la langue de leurs voisins Juifs...

Souviens-toi, mon train à vapeur, de cette rame à destination des terres vierges du Kazakhstan... Venue de Tallinn. Par un heureux hasard, elle restait durant quelques heures à la station de Tapa, plaine des jeunes, des "komsomolets-volontaires". Mon oncle Anatole était parmi eux avec son amie, et nous, les petits, fourmillants, fous de joie autour...

Le prélude des années cinquante du XXe siècle ! Mes amis Victor et Petr ! Nous parlions russe, inconsciemment comme on respire et un jour nous trouvâmes cachés dans l'épaisseur des touffes d'ortie de la cour de notre voisin coiffeur, un vrai trésor de gamins, un tas de plaques d'automobiles toutes neuves, chiffres et lettres en cyrillique. En apercevant une de ces plaques que je ramenaï chez nous, ma grand-mère fut fort fâchée ! Le lendemain, les plaques avaient disparu, miraculeusement...

À quoi penses-tu, jeune homme assis en bout de banquette, en contemplant d'un air rêveur les images des exilés de Sibérie *a l'eesti ajaloomuuseum* ? Quelles langues parles-tu ?

Je marche, profondément ému, le long de rues étonnamment reconnaissables...

Entends-tu, mon train à vapeur, comme ils bavardent gaiment dans l'autobus de Pirita, ces *Happy teenagers* maîtrisant plusieurs langues ? Non, ce ne sont pas des Russes. Ce sont des Européens russophones!

O. de R.

*Ce sont les vivants qui ferment les yeux des mourants,
Ce sont les mourants qui ouvrent les yeux des vivants*

1

quand vers le soir vient l'heure où la nef se drape de bleu et de nuit,
d'un dernier rai de lumière, votre vie détournée
*ultime périmètre
lignes, courbes, plis*

sous nos yeux de si peu
ciselé dans la pierre tendre
deux corps, deux chairs
deux histoires, deux destins,
*mais d'archaïques désirs,
d'indéfectibles attaches
l'abîme, déjà*

alors
pour apaiser mon doute, pour consoler ma peine,
une dernière fois, en toi, qui fut mère, qui conçut, qui enfanta
femme parmi les femmes, je cherche
refuge, appui, consolation

mais nul miracle	
<i>disjoints</i>	<i>vos regards</i>
<i>déchiré</i>	<i>l'horizon</i>
<i>détournés l'un de l'autre</i>	<i>vos corps</i>

*vers qui, vers quoi, implorant quel ciel,
tes yeux levés
femme qui fut mère, qui conçut, qui enfanta ?*

2

sauvage, subtil, savant
le temps humain manœuvre,
décolle, descelle, disjoint

gisant, mon frère,
avenir sans nom, enveloppe sans adresse
de tes yeux sans fond, sans bord
sourd plus fort encore
noir, le lait de l'abandon¹

3

au retour du voyage
quittant l'abside puis la nef
de votre dénouement
je remaille

la leçon

ombre portée sur votre ombre
je pose sur vous ce linceul d'amour et de mots
question à la question
hommage, plainte, chant
offerts à votre discordance

car

rêche la laine de l'écriture
autrefois si douce

violente la langue
 notre ultime office

comme si, même si, demain encore, quand viendra l'heure
elle savait - une fois encore - nous consoler
pour ce qui, de nous, advient
dans l'autre nuit

comme si, même si, enveloppant de silence ce qui
n'est plus, elle nous signifiait
ligne entre les lignes
le lieu où
vivre encore

nous retrouver

M.N.

*(Pour Odette, en écho à la statuaire romane
de l'église St Foy à Sélestat)*

(1) Paul Celan, *Todesfuge*

Schwarze Milch der Frühe
wir trinken sie abends
wir trinken sie mittags und morgens
wir trinken sie nachts
wir trinken und trinken
wir schaufeln ein Grab in den Lüften
da liegt man nicht eng

Lait noir de l'aube
nous le buvons le soir
le buvons à midi et le matin
nous le buvons la nuit
nous buvons et buvons
nous creusons dans le ciel
une tombe où l'on n'est pas serré

Donc alors

Quand je marche là, dans cette rue-là, sur cette place-là,
devant ces maisons-là, je pense à eux.
Je les vois, je les entends.
Ils ne sont plus là.
Je ne m'en console pas.
Ils y étaient.
Tellement présents.
Je ne le savais pas.
Alors.

La place est là trop nue de ceux qui l'habitaient, de ceux
qui la parlaient, de ceux qui la vivaient. La place est là.

Les maisons de la place ont vu passer nos heures.
Et nos jours et nos jeux.
Sous la tour d'une église, avec horloge et cloche,
tous nos jours, tous les jours.
Petits pas d'enfants gais sur le sol de ces pierres.
Grands pas de basketteurs. Passages de passants.
Va et vient aux abords de l'église, de ses marches,
de sa porte.
Mariages, enterrements. Vie et mort sur la place.
Tant de jours.
La place est rénovée. Des pierres sont parties
avec nos pas.
Même les pierres ne sont plus là.

Sur la place où je marche, il me reste des mots.
Des mots pour dire ceux d'un alors disparu.
Des mots qui ne s'habillent qu'aux vêtements d'autres
mots.
Petits partages sur le trottoir, avec l'un ou l'autre qui
sait, qui a connu, qui se souvient...
Petits partages en mots parlés, d'avant
En mots menus sur quelques bords de notre alors perdu.
En mots qui s'en iront, l'instant suivant.

Alors tenter de les tenir.
Alors tenir pour retenir.
Alors écrire.

Enlacer des jambages, s'appuyer au papier.
Poser le bout des doigts sur le crayon, la plume.
Poser de la vie là.
Poser le bout des doigts sur les touches au clavier.
Faire défiler des lignes sur le plat d'un écran.
Déposer tant de signes sur autant de supports.
Aller chercher des mots jusqu'au fond des plis durs pour
souligner les jours si vécus avec eux.
Avec eux. Ceux qui ne sont plus là sur la place d'alors,
dans les rues d'alors, dans les maisons d'alors.
Et toujours et toujours vouloir seulement écrire.
Pour ne pas oublier.

N. de S.

Épousailles de l'ombre et de la lumière

6 heures du mat...

Je suis accrochée au dossier de la chaise. Mon amie Lily se lève. Elle me prend ! Comme un cache-nez, je lui enlace aussitôt les épaules... Je suis une vioque, une vieille veste de laine bleue, sans forme, mes manches volettent autour d'elle, un de ses poignets vient tremper dans son café au lait. Il en devient visqueux et odorant.

J'aime assez ce rituel qui commence la journée.

Avec mon amie, nous ouvrons grand les volets. Le printemps danse dans le jardin. Lilas et arbre de Judée valsent avec le vent. Je me joins à eux et mes manches esquissent un discret pas de deux pour ne pas affoler Lily.

6 heures du mat...

C'est notre heure à toutes deux. Moi, je ronronne sur ses épaules et elle, elle s'ancre sur la table de la cuisine au milieu de ses livres, de ses papiers, de ses stylos de toutes les couleurs. Tous vibrent d'impatience : "Qu'est-ce qu'elle va nous bricoler ? Dans quelle écriture va-t-elle s'envoler ?"

Je les écoute comme j'écoute les pensées qui s'entremêlent dans la tête de mon amie.

Lily ne sait pas que je me promène au milieu de ses pensées, que je les vois se transformer pour devenir la chair de son corps, la chair de son cœur. Aujourd'hui, ce cœur sourit tendrement, ou pleure en silence, au rythme de la vie, au rythme de son souffle, de l'inspir, de l'expir, au rythme de la joie et de la souffrance de ce monde.

Elle découvre, voit, entend, ressent ce qui se vit là dans sa cuisine, dans le jardin... les oiseaux viennent lui parler en virevoltant devant la fenêtre. Je me fais encore plus câline autour de son cou. Elle se décide enfin pour la couleur du stylo... entre en écriture... se laisse choisir par les mots qui lui apprennent sa langue maternelle, celle du vivant.

Bien sûr, je ne suis qu'une vieille veste de laine bleue, mais je lui souffle au creux de l'oreille une phrase de Woody Allen : "Je m'intéresse à l'avenir car c'est là que j'ai décidé de passer le restant de mes jours."

Mots recyclés

je me souviens, c'était un matin
j'ai rangé ma voiture coupé le contact sur le siège arrière
une chemise cartonnée pliée entre mes écrits
des traces que je voulais dépasser
je me suis approché de la gueule béante était écrit
PAPIER
alors délicatement je les abandonnais
rendant à mes mots figés la liberté
je déposais quelque part comme un poids
les rudesses d'un temps les marques d'écueils heurtés
des larmes versées pourtant c'est en vivant ce geste
qu'il a soudain pris tout son sens je réalisais ainsi
que rien ne s'effacerait que tous ces instants
participaient à aider celui qui écrit à oser être

10 ans plus tard

J'ai assez vite rouvert un nouveau cahier puis d'autres depuis sur lesquels je recommence à gribouiller des milliers de signes, des milliers de points.
J'ai réappris à voyager seul, le soir, avant de rendre ma plume à l'encrier .
J'écris le silence des mots qui me racontent.
Ceux que j'écris sont plus lourds que ceux que je dis, plus ancrés dans l'idée. Ils sont plantés au beau milieu de la feuille et n'en bougeront plus jamais.
Et puis, je vous ai rencontrés, vous les saltimbanques de papier, les faiseurs de rêves et vous m'avez invité à oser dire sur le Fil mes écrits muets. Vous m'avez autorisé à vous les offrir et que vos lèvres leur redonneraient une nouvelle vie.

O. B.

Passeur

Partir
Partir comme on soupire
Loin

Il tourne autour du lit
- soleil autour du cadran -
les mains éperdues chiffonnant les draps
à la recherche de rêves
A la recherche d'un spectre lumineux ?
d'un horizon même blanc lunaire
d'un pli qui dise l'alternance
du jour de la nuit

Quitter ce lieu sans mémoire
abris des vaillants aux
murs neufs comme une vie rachetée
invisible
à l'œil opaque
aux mains noueuses et agiles

Partir sans laisser de mot d'adieu
revenir est écrit
Les vagues reviennent toujours

Mais laissez-moi partir
Je suivrai
la ligne blanche
qui mène à la mer
sous les vols de mouettes

MER

écrit sur le panneau
visible jour et nuit

Laissez comme on laisse voler les mots
sur les lèvres

Et je raconterai je dirai
Pour vous apeurés du silence
Des coulées de paroles rassurantes comme
une bouffée de chaleur dans l'ombre
de votre hiver

Je parlerai

Il s'est couché
a fermé les yeux écouté le ressac
l'écume caresse son corps
comme le drap blanc

Les mouettes sont passées rêves au bec

A. P.

Relire / relier

Pour Odette

*Un plateau de théâtre plutôt nu.
Sarah lit à voix haute la lettre qu'elle vient d'écrire à
Dominique, son compagnon, disparu en mer depuis plusieurs
années. Elle en a écrit bien d'autres avant, mais celle-ci
est particulière.*

Comment savoir si tu es mort ou vivant ?

Les échos sont contradictoires. Certains voyageurs affirment t'avoir vu en des terres lointaines. D'autres ont entendu parler de naufrage, on aurait vu les débris de ton bateau sur une plage.

Le parti le plus simple, à mon avis, sera celui de la relecture. Les traces sont si nombreuses ici de ta présence : il suffit que je regarde se déformer les nuages, ou que je surprenne dans le ciel bleu la vibration plus soutenue d'un instant, tandis que se découpent à contrejour feuilles ou ramures. Je me souviens alors du désir de tes yeux quand tu les regardais.

Relire aussi, entretissées au travail harassant des jours, certaines paroles qui résonnent, ou des yeux qui s'éclairent. On ne sait pas qui a parlé, ni pourquoi quelque chose soudain a pris sens. Une voix est passée et on emporte avec soi cette goutte limpide pour les temps de soif.

Et dans le terreau obscur des nuits, il y a d'autres passages, un écran qui se déchire, une évidence entrevue, et ce repos auquel je consens, qui me répare.

Ma peau s'est faite plus poreuse depuis que tu n'es plus là : des lumières me traversent, des souffles me parcourent...

Le plus incroyable est que rien n'ait changé et que tout soit différent : le vent devient écharpe autour de mon cou, les coquillages roulés par la mer parlent de toi, les nouvelles des journaux dressent la carte de tes révoltes, de tes chantiers, comme tu disais.

Pour savoir comment continuer, je me souviens de ces cailloux que tu laissais sur ton chemin pour que d'autres les saisissent. Je les recueille et les relance plus loin.

Je vais me glisser dans les plis de ce manteau que tissait Pénélope, il y a bien longtemps, et que nous n'avons pas laissé défaire, ce manteau qui s'est enrichi de tous les parfums des terres émergées et de tous les mots qui, à travers nos cœurs et nos lèvres, se sont frayé un chemin.

Même si tu ne reviens pas, je vais continuer...

Le chœur s'avance et dit :

Ce sont les morts
qui dressent le métier
et tiennent la navette,
nous leur répondons par nos points hésitants,
nos arabesque folles,
et nos rêves bruissent dans l'étoffe.

M. M.

S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.



Commander d'anciens numéros

"Vagants extravagants" (N° 86)
"Dans le multiple" (N° 85)
"Éloge de la relation" (N° 84)
"Nouvelles bouteilles à la mer" (N° 83)
"Si rien de radical n'advient" (N° 82)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

"Saisons d'émancipations"

Le recueil des 82 éditos de la revue : 20 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Les détails des trois numéros de la saison 2014
"De l'encre et du papier. Au cœur de l'humain"
sont à découvrir sur www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur http://www.ecriture-partagee.com/03_Fili_numero/a_fili.htm.

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 87 "Un petit penchant pour l'écriture"

Mai 2014

Directeur de la publication : Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER (*Fondatrice † 2013*)

Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409 - 1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Dépôt légal

Dépôt chez l'imprimeur le 28 mai 2014.
Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE.
DÉPOT LÉGAL 2^{ème} trimestre 2014

Le site de la revue :

www.ecriture-partagee.com

Filigranes

revue d'écritures

Collectif

DE LA REVUE

Arlette ANAVE
Jeannine ANZIANI
Teresa ASSUDE
Claude BARRÈRE
Chantal BLANC
Christian CASTRY
Monique D'AMORE
Nicole DIGIER
Francis FINIDORI
Marie-Claude FOURNIER
Christiane LAPEYRE
Michèle MONTE
Agnès PETIT
Marie-Christiane RAYGOT
Françoise SALAMAND-PARKER
Anne-Marie SUIRE
Any SOUCHOT

Directeur

DE PUBLICATION
Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER
(Fondatrice † 2013)

FILIGRANES
1, Allée de la Sainte-Baume
F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE
www.ecriture-partagee.com

(ISSN 0296-6409)

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

N°87

Un petit penchant
pour l'écriture
(Mai 2014)

Prix au numéro : **10 euros**
Abonnement 4 numéros : **30 euros**

**Parution
quadrimestrielle**

Filigranes